

navires, tous les ouvrages de charpente et de menuiserie. Il faut la permission du magistrat pour pouvoir abattre un de ces arbres si nécessaires; et jamais elle n'est accordée sans l'obligation d'en planter un autre.

Les quadrupèdes sauvages sont très-rares au Japon, quoique rien n'y soit moins commun que la chasse. Parmi les domestiques on ne compte ni le mulet, ni l'âne, ni le chameau, ni l'éléphant. Le cheval suffit pour les voyages; le bœuf et la vache servent uniquement au charroi et à la culture dans un pays où l'usage du lait et du beurre est inconnu. On reçut des Portugais le mouton et la chèvre; mais on ne tarda pas à s'en dégoûter, parce que les principes religieux empêchaient de s'en servir pour la nourriture, et qu'on ignorait l'art de mettre leur toison en œuvre.

Le Japonais cultive du chanvre et du coton pour son vêtement; plusieurs plantes qui lui donnent l'huile qu'exigent des besoins très-multipliés; du riz, du froment, de l'orge, des fèves, des raves pour sa subsistance. Les terres basses et unies sont labourées avec la charrue. Des bras nerveux mettent en valeur les lieux d'un accès difficile. Dans tout l'empire il n'y a pas une toise de sol inculte. La loi porte même que tout citoyen qui laissera passer une année sans exploiter sa terre en perdra la propriété; et cette loi est très-rigoureusement exécutée.

Toutefois les travaux les plus opiniâtres et le

mieux dirigés ne suffisent pas pour arracher à des campagnes naturellement arides de quoi substantier une population qu'on pourrait dire exorbitante; et la pêche, quelque abondante qu'elle soit, ne remplit pas le vide. Le peuple est habituellement réduit à convertir en alimens les racines, les feuilles, les fleurs, les fruits des plantes les plus sauvages, de celles même qu'on trouve au fond des mers.

S'il fallait s'en rapporter à une tradition conservée dans une partie de l'Orient, les premiers habitans du Japon eurent une origine singulière. Un empereur de la Chine, affligé de la brièveté de la vie, s'était follement persuadé qu'il était possible de rendre l'homme immortel, et avait fait mourir plusieurs de ses médecins, parce qu'ils n'avaient pu découvrir ce secret important. Un d'entre eux, qui voyait sa tête menacée, affirma que le remède existait très-réellement, qu'on le trouverait dans quelque-une des îles voisines de l'empire, mais qu'il consistait dans des plantes d'une organisation si tendre, que, pour conserver toute leur vertu, elles devaient être cueillies par des mains pures et délicates. Sur cette assurance, le gouvernement lui accorda trois cents jeunes hommes et trois cents jeunes filles qu'il porta au Japon, dont ils formèrent la première population.

Loin de désavouer cet événement, les Japonais montrent avec complaisance le lieu où les Chinois abordèrent, le canton où ils s'établirent, les ruines

d'un monument élevé en l'honneur du fondateur de la colonie, qui leur porta les sciences, les arts, la politesse du lieu dont il était parti; mais ils prétendent qu'à l'époque où ces étrangers arrivèrent, Sinnus avait déjà fondé une monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans sa famille. Ces souverains, nommés Daïris, étaient à la fois les rois, les pontifes de la nation; et la réunion de ces deux pouvoirs mettait dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étaient des personnes sacrées, les descendants, les représentans des dieux. La plus légère désobéissance à la moindre de leurs lois était regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'était pas puni seul. On enveloppait dans son châtement sa famille entière.

Vers le onzième siècle, ces princes, plus jaloux sans doute des douces prérogatives du sacerdoce que des droits pénibles de la royauté, laissèrent flotter comme au hasard les rênes de l'empire; et leur pouvoir, jusqu'alors illimité, souffrit de ce changement. Leurs lieutenans, dont l'ambition était inquiète et clairvoyante, trouvèrent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu à peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avaient jurée. Ils se firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance presque entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel était l'état du Japon lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Ce fut en 1542 qu'une tempête jeta ces navigateurs sur cet archipel. Ils y furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il fallait pour se rafraîchir et se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avaient vu, et ils apprirent au vice-roi qu'une nouvelle contrée fort riche et fort peuplée s'offrait au zèle des missionnaires, à l'activité des négocians. Les uns et les autres prirent la route du Japon. Quoique tout ce qui s'offrait à eux dût les occuper, leurs regards se fixèrent d'abord plus particulièrement sur la superstition, dont les grands accidens de la nature dans une région si féconde en orages avaient rempli tous les esprits. Elle s'y divisait en plusieurs sectes.

Celle du sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnaît un être suprême, l'immortalité de l'âme; et elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire aux âmes des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion que le daïri, grand-prêtre des dieux, dont il était issu, avait long-temps régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les âmes. Mais, empereur et grand-pontife, il avait du moins rendu la religion utile à ses peuples; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du sintos ait eu la

xxii.
Arrivée des
Portugais au
Japon. Reli-
gion, mœurs,
gouverne-
ment de
ces lies.